

A woman with long blonde hair, wearing a white long-sleeved shirt, is holding a gold smartphone in her right hand. She is also holding a large bouquet of pink and white peonies with green leaves. The background is a soft-focus outdoor setting with green grass and a blurred building.

*J'arrête
quand je veux !*

Coralie Khong-Pascaud

Coralie Khong-Pascaud

J'arrête quand je veux !

© Coralie Khong-Pascaud, 2017

ISBN numérique : 979-10-262-1449-6

librinova 

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À tous les accros du smartphone.
Bien sûr qu'on arrête quand on veut !*

Prologue

Mes bottes me font un mal de chien. En temps ordinaire, je passerais outre la douleur lancinante qui me traverse les orteils, une souffrance quotidienne que je suis prête à m'infliger au nom de ma passion pour la mode et les talons de douze centimètres que j'affectionne tant. Oui mais voilà : les bottes en question ne sont ni griffées, ni stylées, ni même un minimum jolies. Non Madame. Ces « choses » sont trop petites, couleur gris taupe-qui-sort-tout-juste-de-son-terrier, et, comble de l'horreur, confectionnées sans amour à partir d'une matière qui ressemble de près mais surtout de loin à du caoutchouc bas de gamme.

C'est donc chaussée de ces espèces de monstres que je suis en train de m'enfoncer dans la boue, à six heures du matin, pour – je vous le donne en mille – aller rendre une petite visite à Jacqueline, Gisèle et Ginette. On pourrait croire qu'il s'agit d'un trio de vieilles dames bienveillantes à qui il faudrait tenir compagnie le temps d'une tasse de thé plus que matinale, mais non : il s'agit simplement des poules rousses de ma tante Madeleine – rousse aussi pour le coup, bien qu'il n'y ait aucun rapport – à qui je dois subtiliser les œufs fraîchement pondus, le tout alors qu'il fait encore nuit sinon ce ne serait pas marrant.

Comment j'ai pu quitter Paris et ma vie de rêve (enfin sur le papier) pour me retrouver dans ce borborygme, je me le demande encore. Tout comme je me demande encore comment je vais bien pouvoir dérober ne serait-ce qu'un œuf à ce trio infernal qui garde le poulailler comme un dragon une grotte renfermant un précieux trésor. Ah oui, parce que je ne vous ai pas dit ? J'ai peur des poules. Et d'à peu près tous les animaux de la ferme. Mais forcément, quand je suis arrivée hier chez Madeleine qui vit depuis toujours dans le fin fond de la campagne seine-et-marnaise, et que par politesse je lui ai proposé de lui donner un coup de main, je n'ai pas osé lui dire que j'entendais par là des activités classiques comme faire la vaisselle, repasser les draps ou passer l'aspirateur en me trémoussant sur mon album préféré de Katy Perry. Et puis, si je suis venue jusqu'ici, c'est pour changer d'air, revenir aux sources, faire un break avec tout le superficiel de ma vie et enfin comprendre la valeur réelle deaaaaaaaah !

...

Bon. Glisser sur un mélange d'herbe mouillée, de paille et de fientes de volatiles et me retrouver étalée dans la boue jusqu'aux coudes, c'est fait. Je reste immobile quelques secondes, le temps de me dire que j'aimerais bien téléphoner à Hugo pour qu'il vienne me chercher là, maintenant, tout de suite. Et puis je me rappelle que dans cette partie du village, il n'y a pas de réseau. Et que de toute façon, je suis interdite de smartphone pendant encore quelques jours. Parce qu'apparemment, je passerais trop de temps dans le monde virtuel...

C'est vrai que si je le pouvais, je serais déjà en train de raconter ma mésaventure sur Twitter pour faire rire mes 8 076 followers, tout en prenant une photo du lever de soleil pour éblouir ceux qui me suivent sur Instagram. Et ma petite communauté aurait de quoi être éblouie : alors que les premiers rayons du soleil caressent timidement la plaine, la maison d'hôtes de Madeleine semble lentement se dessiner, telle une jolie chaumière que l'on ne trouve que dans les illustrations de contes de fée que j'avais l'habitude de lire quand j'étais petite et encore insouciant. Le silence se brise au son des animaux qui se réveillent en douceur et des oiseaux qui entonnent gaiement quelques notes de leur chant mélodieux... avant que tout ce petit monde ne se fasse casser les oreilles par Alphonse, le coq de la ferme, qui s'égosille tant qu'il peut pour montrer qu'ici, c'est lui le chef. Un chef à crête, l'idée me fait doucement ricaner, jusqu'à ce que je m'aperçoive que la bête en question me fonce dessus pour me chasser de son territoire. Je n'aurais jamais cru dire cela un jour, mais Alphonse a l'air encore moins commode que mon collègue Franck, et croyez-moi sur parole, ce n'est pas peu dire !

Je me relève d'un bond et cours vers la maison aussi vite que ma condition physique déplorable me le permet, chacun de mes pas dans la gadoue résonnant d'un charmant « plotch » auquel répond le cri d'un coq passablement énervé. Je suis d'une lenteur incroyable mais j'arrive néanmoins à lui claquer la porte sur le bec, tout en me promettant intérieurement de rester loin des animaux de la ferme tout le reste de mon séjour. Je n'ai plus qu'à expliquer à Madeleine que pour finir, ses hôtes devront se passer d'oeufs frais ce matin...

Chapitre 1 : Je twitte donc je suis

Non. Non, non, non. Le réveil de mon smartphone sonne mais je ne peux pas ouvrir les yeux. Ou plus exactement je ne veux pas ouvrir les yeux... Je n'ai jamais été du matin et je crois en toute honnêteté que je ne le serai jamais. Je glisse un bras hors de la couette pour essayer de trouver à tâtons l'appareil infernal qui git quelque part par terre. J'aurais pu le poser sur la table de nuit, comme le fait la plupart des gens normaux, mais elle croule sous une pile – ok, peut-être plusieurs piles – de romans que je m'apprête à lire. J'entre-ouvre difficilement un œil pour trouver le bouton qui coupera cette sonnerie qui me vrille les tympans, et là, j'aperçois tout pleins de petits chiffres lumineux qui apparaissent sur l'écran, à côté de l'icône de ma boîte mail et de mes applications préférées. Des tas de chiffres. Toutes les notifications que j'ai manquées depuis hier soir... Mon sang ne fait qu'un tour : il faut absolument que je rattrape tout ce qu'ai raté cette nuit !

Sans prendre la peine d'allumer la lampe de chevet – dans le brouillard dans lequel je me trouve, l'idée d'ouvrir les volets ne me vient même pas à l'esprit – je me redresse dans le lit, cale mon oreiller dans le dos, et commence à cliquer ici et là, ouvrant les applications les unes après les autres pour faire défiler les derniers messages, les nouvelles photos, les réponses aux messages, les commentaires sous les photos... Je survole du même œil scrutateur les dernières actualités, je parcours quelques articles qui me semblent intéressants, je me fais plaisir en lisant les posts de blogs auxquels je suis abonnée, comme celui de ma meilleure amie Audrey qui raconte avec beaucoup d'humour sa vie de *Desperate Housewife* plus vraie que nature.

Je suis tellement plongée dans ce que je fais que je ne me rends pas tout de suite compte que Hugo se tient dans l'encadrement de la porte. Quand je lève des yeux rendus hagards par la lumière bleue de mon écran, il me dévisage d'un air blasé, un peu contrarié, comme s'il m'avait pris sur le fait en train de manger des chips dans le lit, chose que je ne ferai jamais malgré mon amour inconditionnel pour les Pringles Crème & Oignon. Les cheveux châtain clair de mon bel amoureux sont encore légèrement mouillés, mais il est quasiment prêt à partir pour entamer sa journée de cours. J'adore sa tenue

de prof modèle : jean brut pour faire cool, veste de costume pour faire sérieux, t-shirt à message pour faire... pour faire Hugo quoi. Il a un humour très particulier, un peu à côté de la plaque... Ce n'est pas Dior, mais j'adore ! Ce matin, on peut lire sur le tissu en coton gris chiné le fameux proverbe : « Si ce que tu as à dire n'est pas plus beau que le silence, alors tais-toi ». J'imagine sans peine combien ses élèves vont lui en faire baver aujourd'hui, ses longs monologues sur l'histoire de France ne pouvant pas être décrits comme « beaux », même s'ils sont ô combien intéressants. Sur ce, je range mes sarcasmes dans un coin de ma tête et je me décide à rompre le silence.

— Tu es là depuis longtemps ?

En attendant sa réponse, je fais mine de lisser la couette tout en essayant de dissimuler tant bien que mal mon smartphone.

— Quelques minutes à vrai dire, mais ça va, je te rassure : tu n'as pas battu ton record d'apnée dans le monde virtuel ce matin !

— Ha ha, très drôle...

Je ne sais pas très bien si son ton est amusé ou carrément sarcastique. Hugo ne s'y connaît absolument pas en appareils connectés, il n'est pas du tout branché informatique, voire même carrément vieux-jeu quant à sa relation avec son téléphone qu'il n'utilise que pour... téléphoner. Et à sa mère en plus. Quand j'y pense, il ne doit pas avoir plus d'une dizaine de contacts dans son répertoire. C'est sans doute pour cela qu'il ne comprend pas que je puisse passer autant de temps sur les réseaux sociaux : toute cette mode le dépasse un peu je crois.

Je baille en m'étirant comme un chat – l'image est-elle moins sexy si je précise que je porte un pyjama en pilou ? – puis je me frotte les yeux qui sont toujours un peu écarquillés en raison du contraste entre la lumière bleue de l'écran et la pénombre qui règne dans la pièce.

— Il est quelle heure au juste ? 7h30, 8h ?

— Euh non, plutôt 8h30 et c'est justement pour ça que...

— QUOIII ?

Je me lève d'un bond, je dépasse Hugo qui n'a pas eu le temps de réagir et

je cours m'enfermer dans la salle de bains pour enchaîner rapidement douche-shampooing-coup de peigne. Avec mes cheveux bruns coupés à la garçonne, ça ne devrait pas me prendre trop de temps, mais je suis sûre que malgré tout, je serai encore et toujours en retard. Et on n'est que lundi... Autant dire que je commence la semaine avec un mauvais karma.

Je fais couler l'eau chaude et me frictionne la tête avec un shampooing « Délice à la Mandarine » que je soupçonne de ne pas être aussi naturel et vivifiant qu'il le prétend, et j'entends Hugo me parler à travers la porte que j'ai pris soin de fermer à clé, mes petits bourrelets et moi étant toujours très pudiques malgré nos années de vie commune avec ce charmant jeune homme. Evidemment, avec le bruit de l'eau qui coule et mes oreilles légèrement pleines de mousse, je ne comprends pas un strict mot de ce qu'il me dit mais ça ne peut pas être bien important... Il me racontera tout ça ce soir après le travail, on sera plus tranquilles.

Je finis de me laver, rincer, sécher en deux temps trois mouvements et je me précipite dans la chambre pour enfiler ma tenue de travail fétiche : slim noir qui coince un peu, chemisier (blanc aujourd'hui) et nouvelle petite veste cintrée adorable que j'ai achetée en soldes et que... argh, que je ne peux visiblement plus fermer depuis que je l'ai rapportée à la maison il y a de cela à peine huit jours. Tant pis, je n'ai pas le temps de me changer, j'enfile une paire de ballerines que je choisis au hasard dans ma collection, je saisis au vol mon sac-à-main et mon tote-bag spécial escarpins – je ne peux décidément pas courir en stiletto pour attraper le métro, n'est pas Carrie Bradshaw qui veut ! Avec une pointe de culpabilité, je balance les dernières croquettes au saumon dans la gamelle du chat et je sors en trombe de l'appartement tout en jetant un coup d'oeil circulaire pour m'assurer qu'il est parfaitement en ordre. Vu le silence qui règne dans notre petit nid d'amour, Hugo doit déjà être parti... J'ai un petit pincement au coeur en voyant les pancakes qu'il a préparés ce matin (ses coeurs ressemblent encore une fois à des têtes de Mickey) mais je n'ai vraiment pas le temps d'y goûter. Je me rattraperais ce soir s'il ne se venge pas dessus quand il rentrera du collège à 17h30. Je croise les doigts pour qu'il passe une bonne journée, et pas seulement parce que j'adore les pancakes aux formes improbables.